



**LA PENSÉE
POLITIQUE
DE GRAMSCI**



JEAN-MARC PIOTTE



LUX

LA PENSÉE POLITIQUE DE GRAMSCI

JEAN-MARC PIOTTE

LA PENSÉE POLITIQUE
DE GRAMSCI



© Lux Éditeur, 2020
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-89596-350-9
ISBN (pdf) 978-2-89596-996-9
ISBN (epub) 978-2-89596-351-6

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada,
du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec
et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière
du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

INTRODUCTION

La production intellectuelle de Gramsci se divisa en deux grandes périodes : avant et après son arrestation. De 1914 à 1926, son activité intellectuelle est directement orientée vers les événements politiques auxquels il participe. Il recourt alors à la forme journalistique pour commenter la conjoncture politique et pour lancer des mots d'ordre. Nous retrouvons dès cette période les qualités intellectuelles qui le caractérisent (sens du concret, intuition et imagination politiques, etc.) ainsi que les principaux thèmes qu'il développera par la suite (culture, hégémonie, intellectuels, Mezzogiorno, etc.). De 1929 à 1935, dans les geôles de Mussolini, Gramsci couvre de ses réflexions politiques une trentaine de cahiers. Les *Quaderni del carcere* développent et enrichissent les intuitions de la période précédente. Ici se révèlent l'originalité, la richesse et la profondeur de sa pensée. Sans négliger les écrits de la période précédente, nous avons centré notre réflexion sur les *Quaderni*. Car si ceux-là permettent de comprendre l'expérience vécue dans laquelle s'enracinent les idées des *Quaderni*, ils contiennent peu de connaissances nouvelles, lesquelles seront reprises, corrigées et développées de façon plus originale durant la période d'emprisonnement.

L'étude de la pensée politique contenue dans les *Quaderni* soulève de nombreuses difficultés, dont les trois plus grandes résident, à notre avis, dans l'édition, les conditions de la censure et l'état de l'œuvre.

Les cahiers (ou *quaderni*) furent publiés par l'éditeur Einaudi en six volumes. Mais au lieu de présenter les écrits selon leur ordre chronologique de rédaction, l'éditeur découpa les cahiers pour regrouper les notes sous certains thèmes. Le caractère même de l'édition rend donc difficile une interprétation qui répondrait à toutes les normes scientifiques du genre¹.

Pour détourner les soupçons de la censure, Gramsci camoufle souvent les noms des marxistes qu'il cite sous des pseudonymes et la terminologie classique du marxisme sous des expressions imprécises. Ces formulations ne posent pas de problème lorsque la signification en est évidente. Par exemple : « le fondateur de la philosophie de la praxis » pour Marx. Mais toutes les expressions n'ont pas cette transparence, et elles soulèvent alors des problèmes difficiles à résoudre. L'imprécision d'une formule est-elle due à la censure ou à un flottement dans la pensée même de Gramsci ? L'emploi de telle expression au lieu d'un concept classique du marxisme signifie-t-il que l'auteur veut attirer l'attention sur une réalité nouvelle et prendre ses distances par rapport aux implications du concept classique ? Ou bien est-elle simplement due à une lutte contre la censure ? Même si nous tentons d'apporter à ces questions des réponses valables, elles ne peuvent cependant être catégoriques.

La plus grande difficulté réside dans la méthode utilisée dans les *Quaderni* : l'examen de différents sujets exprimé sous forme de notes, de fragments... Gramsci ne pouvait obtenir tous les instruments de travail (livres, articles, documents, etc.) nécessaires à la conduite d'une recherche soutenue et précise. Il

en était réduit à réfléchir sur les écrits disparates et de qualités diverses qui lui parvenaient de l'extérieur ou de la bibliothèque de la prison. Les thèmes mêmes qu'il veut étudier – et qu'il nous révèle dans ses différents plans – dépendent directement de la ration d'écrits qu'il réussit à obtenir. Sa pensée est ainsi déchirée entre les grands thèmes de sa recherche et les textes disparates offerts à sa réflexion. Les *Quaderni* sont donc sillonnés de réflexions discontinues et hétérogènes, tout en se rattachant évidemment plus ou moins directement aux grands thèmes qui le préoccupent. Gramsci réfléchit sur des objets hétérogènes en se posant des questions similaires. Cette démarche tâtonnante définit bien la méthode à laquelle en était réduit l'auteur : la prospection. Démarche essentielle à toute recherche, mais démarche préliminaire qui ne trouve sa fin que hors d'elle-même : dans la production d'une pensée cohérente et articulée.

L'interprète ne peut répéter Gramsci, il ne peut adopter sa démarche tâtonnante, car il devrait se réduire alors à transcrire littéralement ses fragments. *Il doit produire ce que Gramsci n'a pu produire* : une pensée articulée, développée avec cohérence. Et en admettant que l'examen préliminaire et la production soient deux moments d'une recherche qualitativement différents, nous devons admettre que l'interprétation produite est *autre* que ce qu'a dit Gramsci. Il ne faut pas se leurrer : la pensée articulée ne se retrouve pas telle quelle dans les fragments, elle n'y est pas directement lisible ; il ne s'agit pas, par un travail d'archéologue, de découvrir ce qui était « déjà là », sous une forme cachée. Tout ce que l'interprète peut faire est de produire une pensée articulée en s'appuyant sur les analyses partielles de

Gramsci et tenter de mener à terme la recherche entreprise par l'auteur sur tel ou tel problème.

Les difficultés soulevées par cette étude expliquent sans doute que même si de nombreux travaux ont été consacrés à la vie de l'auteur, on trouve peu d'interprétations d'ensemble de la pensée des *Quaderni*. L'originalité et la richesse qu'ils recèlent ne devraient pourtant pas être ignorées : ils méritent d'être étudiés.

Le caractère arbitraire de toute interprétation peut être plus ou moins grand. Comment limiter cet arbitraire ? Trois règles méthodologiques ont guidé notre recherche.

Il nous fallait trouver un concept-clé autour duquel articuler tous les concepts politiques importants des *Quaderni*. La découverte d'un tel concept nous permettrait de dégager les grandes lignes de l'architecture de la pensée politique de l'auteur. Nous avons trouvé ce pivot dans la notion d'intellectuel. Le rôle prédominant de cette notion dans la pensée politique de Gramsci est d'ailleurs confirmé par la majorité des interprètes, dont A. Buzzi qui, malheureusement, n'a pas su tirer profit de cette affirmation : « Car il faut bien le dire, directement ou indirectement toutes les notes des *Quaderni* s'amasent autour du problème des intellectuels et c'est la mise en relief de la fonction de ceux-ci dans les secteurs de l'activité humaine qui constitue l'originalité de la pensée de Gramsci². »

Notre plan de travail s'est élaboré à partir de cette notion. Dans le premier chapitre, nous avons étudié le concept d'intellectuel organique, c'est-à-dire de l'intellectuel en tant que relié à des classes sociales progressives. Dans le second chapitre, l'étude de l'intellectuel traditionnel, c'est-à-dire de celui qui est

relié à des classes disparues ou en voie de disparition, nous a permis de mieux déterminer le sens du concept d'intellectuel organique. Ces deux chapitres contiennent sous une forme condensée la structure et les principaux concepts de la pensée politique de l'auteur. Après avoir constaté que le parti a les mêmes caractéristiques que l'intellectuel, que le parti est par excellence l'« intellectuel collectif », la matière des trois chapitres suivants nous était donnée : définition et fonctionnement interne du parti ; fonction hégémonique du parti ; organisation de cette hégémonie. Le chapitre six nous permet de comprendre les raisons de la prédominance accordée par l'auteur à la fonction idéologique des intellectuels et du parti par rapport à leur fonction de domination. Ce chapitre rend compte rétrospectivement des chapitres précédents en fondant l'importance accordée dans notre analyse aux différents processus idéologiques. Cela nous entraîne naturellement à étudier la sphère où s'exerce l'activité prédominante des intellectuels reliés à la classe ouvrière occidentale : l'idéologie. Enfin, le huitième et dernier chapitre est consacré à l'étude de l'État, dont l'unité repose sur ceux qui le constituent, les intellectuels, et dont la distinction en société civile et société politique renvoie à la distinction entre les deux fonctions principales de l'intellectuel, fonction hégémonique et fonction de coercition. En appendice, nous cernerons les rapports liant conseils d'usine, parti et syndicats durant la période *ordinoviste* de 1919-1920. Cet appendice nous a paru nécessaire, car, d'une part, l'interprétation de Gramsci par les socialistes italiens prend sa source dans cette période et, d'autre part, cette idéologie des conseils exerce encore aujourd'hui une grande influence théorique, notamment

sur des auteurs français comme Serge Mallet et André Gorz.

Ainsi le rôle central du concept d'intellectuel nous permet d'articuler dans un tout l'ensemble des concepts politiques de Gramsci. La compatibilité qui doit exister entre ces concepts, structurés par celui d'intellectuel, nous permet de préciser, de l'extérieur, le sens de chacun d'eux.

Dans des fragments plus étendus, Gramsci définit les principales caractéristiques de certains concepts. Tel est le cas, notamment, pour la notion d'intellectuel organique. Malheureusement, il ne les définit pas tous. Aussi, nous avons analysé soigneusement ces fragments, car ils nous permettaient de clarifier de l'intérieur certaines notions centrales chez Gramsci. Ces définitions complétaient bien celles que nous avons déjà esquissées en déterminant le rôle de chacune des notions dans la structure conceptuelle globale de l'auteur. Par un jeu de va-et-vient entre la définition issue de l'organisation interne du concept et celle donnée par la place occupée dans la structure notionnelle, nous sommes parvenus à préciser le sens de chacun des concepts politiques utilisés par Gramsci.

Enfin, troisième règle, tout en tenant compte de la cohérence interne des concepts et de leur compatibilité, nous avons essayé de rendre compte du maximum de fragments.

Nous avons centré notre recherche sur les *Quaderni del carcere*. Ce faisant nous nous opposons à toutes les interprétations récurrentes qui consistent à réduire le Gramsci des *Quaderni* à celui de la période 1919-1920 (les socialistes italiens) ou à celui de la période 1921-1926 (les communistes italiens). Nous croyons que le Gramsci des *Quaderni* doit trou-

ver son expression dans les *Quaderni* et non dans les écrits antérieurs. Nous avons toutefois utilisé les écrits gramsciens d'avant l'emprisonnement dans la mesure – et dans la mesure seulement – où ils pouvaient éclairer et compléter les affirmations des *Quaderni*.

Dans notre travail, nous insistons sur l'analyse *interne* de l'œuvre de Gramsci. Nous avons supprimé le plus possible les critiques que nous pourrions faire, et – la conclusion exceptée – souvent écarté les comparaisons possibles entre l'œuvre de Gramsci et celles d'autres marxistes afin de ne pas masquer par une analyse externe la pensée propre à l'auteur. Cette prédominance accordée à l'analyse interne sur l'analyse externe fait donc essentiellement de notre travail une monographie d'auteur.

Nous devons aussi faire remarquer que les *Quaderni* étant un ensemble de notes disparates, nous avons dû souvent extraire la pensée de l'auteur des analyses concrètes qu'il ébauchait. Gramsci n'ayant pas en main le matériel nécessaire pour approfondir et mener à terme ses analyses, nous ne devons jamais les prendre comme critère pour évaluer sa pensée. Au cours de ce travail, nous rapporterons quelquefois certaines analyses concrètes de Gramsci, non pas comme preuve de la valeur de sa pensée, mais pour l'éclairer et pour extraire de ces analyses sa méthode et son idéologie.

Nous aurions pu supprimer les contradictions en trouvant le plus petit dénominateur commun entre les fragments. Mais cette démarche nous aurait conduits à vider la pensée gramscienne de son originalité. Nous avons préféré nous situer à l'intérieur même des contradictions pour voir dans quelle mesure elles sont ou nécessaires, ou illusoire, ou

surmontables. Cette démarche pour résoudre les contradictions disparaît en grande partie dans le résultat final qui représente une pensée cohérente et articulée. Nous avons préféré cette méthode d'exposition à celle qui aurait consisté à poser les contradictions, puis à les résoudre.

Les concepts renvoyant de façon circulaire les uns aux autres, nous avons repris chacun d'eux, selon les nécessités de l'exposition, dans des perspectives différentes – tout en essayant de supprimer les répétitions inutiles. Cependant, lorsque certains textes se révélaient particulièrement chargés de sens, nous les avons cités aussi souvent que notre étude l'exigeait. Enfin, nous nous sommes servis aussi souvent que possible de la traduction partielle des œuvres de Gramsci publiée aux Éditions sociales. Cette édition est assez bien faite. Nous devons cependant souligner qu'elle ne contient aucun texte de la période *ordinoviste* sur le très important problème des conseils d'usine et qu'elle ignore le texte philosophique qui est sans doute le plus important de l'auteur : « La scienza e le ideologie scientifiche³ ». La traduction des *Quaderni* est assez difficile, car il s'agit de rendre en un français correct des notes que Gramsci a écrites d'un jet, en de longues phrases souvent mal articulées. À l'exemple des traducteurs des *Œuvres choisies*, nous avons essayé, par respect pour la pensée de l'auteur, de nous rapprocher le plus possible du texte italien, même si cela devait donner lieu à une expression française un peu lourde. Par ailleurs, nous avons toujours donné – en plus des références à l'édition française lorsque celle-ci était utilisée – les références à l'édition italienne.

Nous ne saurions trop insister sur le fait que si une pensée riche ne peut recevoir d'interprétation

définitive – et la pensée de Gramsci est complexe et riche –, l'état fragmentaire et prospecteur des réflexions des *Quaderni* nous condamne encore plus fortement à une interprétation qui n'est qu'une des interprétations possibles. Nous aurons atteint le but poursuivi si ce travail incite le lecteur à aller aux textes mêmes de Gramsci, à explorer cette pensée inquiète et mouvante et à en tirer sa propre interprétation.

CHAPITRE 1

L'INTELLECTUEL ORGANIQUE

Antonio Gramsci délimite le concept d'intellectuel de deux façons. La première consiste à définir les intellectuels par la place et la fonction qu'ils occupent au sein d'une structure sociale. Nous avons donc ici une définition de type sociologique. Il donnera le nom d'« organique » à cette première spécification de l'intellectuel. La seconde définition, de type historique, consiste à déterminer les intellectuels par la place et la fonction qu'ils occupent au sein d'un processus historique. Par le qualificatif « traditionnel », Gramsci caractérise les intellectuels organiquement reliés à des classes disparues ou en voie de disparition. Dans l'analyse historique, le terme « organique » prendra une nouvelle signification en étant précisé et limité par celui de « traditionnel ». Cette distinction entre perspective sociologique et perspective historique n'introduit donc pas une scission dans l'objet étudié : elle n'est qu'une distinction méthodologique qui sera d'ailleurs dépassée dans la mesure où le schème d'interprétation historique reprendra, intégrera et complétera le schème sociologique. « Cette recherche sur l'histoire des intellectuels ne sera pas, dit Gramsci, de caractère "sociologique", mais donnera lieu à une série d'essais sur l'histoire de la culture (*Kulturgeschichte*) et de la science politique. Toutefois, il me sera difficile d'éviter quelques formes

schématiques et abstraites qui rappellent celles de la sociologie¹... »

Dans ce premier chapitre, nous étudierons les formes sociologiques déterminant la catégorie des intellectuels alors que dans le second, nous limiterons et compléterons celles-ci par l'étude des formes historiques.

LE CRITÈRE DE DIFFÉRENCIATION

Comment distinguer les intellectuels des non-intellectuels ? « L'erreur de méthode la plus répandue me paraît être, dit l'auteur, d'avoir recherché ce critère de distinction dans ce qui est intrinsèque aux activités intellectuelles et non pas dans l'ensemble du système de rapports dans lequel ces activités (et par conséquent les groupes qui les personnifient) viennent à se trouver au sein du complexe général des rapports sociaux². »

Le critère interne consiste à diviser la société en deux catégories : les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels. Mais cette division est arbitraire dans la mesure où dans tout travail manuel (même le plus dégradé, le plus « taylorisé ») existe un minimum de connaissances techniques et d'activités intellectuelles, et dans la mesure où tout travail intellectuel (même le plus « spiritualisé ») exige un minimum de manipulations manuelles. L'utilisation d'un tel critère pose en outre des problèmes insolubles. Comment, par quelle règle, pourra-t-on juger que tel type de travail comprend plus d'activités intellectuelles que d'activités manuelles ? Dans la gradation insensible qui va du travail le moins intellectuel au plus intellectuel, comment détermi-

ner le seuil où il y a passage de la quantité à la qualité, du manuel à l'intellectuel³ ?

L'aspect manuel et l'aspect intellectuel étant communs, dans des proportions variées, à tout travail, une définition de l'intellectuel fondée sur cette prétendue dichotomie ne peut donc nous aider à trouver ce qu'il y a de spécifique, d'irréductible à toutes autres catégories, dans celle d'intellectuel.

Gramsci emploiera donc un autre critère : l'intellectuel sera défini par la place et la *fonction* qu'il occupe dans l'ensemble des rapports sociaux. Ainsi, ce qui caractérise l'ouvrier n'est pas le caractère manuel de son travail, mais d'être, dans le mode de production capitaliste, non-propriétaire des moyens de production et producteur de valeur, donc de plus-value. Nous savons aussi que le capitaliste, en plus d'exploiter la force de travail, peut exercer directement un rôle d'organisateur dans la production – ce qui exige des qualifications techniques, administratives, etc. Mais ce qui spécifie le capitaliste *en tant que* capitaliste ne sont pas les qualifications intellectuelles que peut impliquer sa fonction dans les rapports de production, mais sa fonction elle-même, c'est-à-dire d'être propriétaire des moyens de production et accapareur de la plus-value.

Par cette définition, Gramsci s'oppose à la fois à ceux qui définissent intellectuel par rapport à manuel et à l'opinion commune qui limite ce terme à la désignation des créateurs d'idées. « J'élargis beaucoup, dit-il, la notion d'intellectuel et je ne me limite pas à la notion courante qui ne tient compte que des grands intellectuels⁴. »

LA PLACE ET LA FONCTION DE L'INTELLECTUEL

Dans la mesure où chacun utilise à un degré plus ou moins élevé ses capacités cérébrales, tous les hommes peuvent être considérés comme des intellectuels. Mais, tous n'exercent pas, dit Gramsci, la fonction d'intellectuel. Quelle est cette fonction? Quelle place occupe l'intellectuel dans les rapports de production? «Chaque groupe social, naissant sur le terrain originel d'une fonction essentielle, dans le monde de la production économique, crée en même temps que lui, organiquement, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine politique et social⁵...»

Groupe social qui exerce une fonction essentielle dans le mode de production désigne, dans le langage employé par Gramsci pour mystifier ses géôliers, classe sociale. Soulignons tout de suite, pour empêcher tout malentendu, que Gramsci, appliquant ici une méthode qu'il emploie souvent, définit l'intellectuel à partir de son sens le plus général, quitte à le préciser et à le limiter subséquemment. Cette définition, en fait, ne s'applique qu'aux classes fondamentales, et Gramsci va d'ailleurs tirer ses exemples des classes ouvrière et capitaliste. Tout au long de ce chapitre, nous préciserons et limiterons cette définition afin de l'adapter aux classes non fondamentales.

Les intellectuels qu'une classe crée au cours de son développement progressif accomplissent des tâches qui sont la plupart du temps des spécialisations des activités intellectuelles impliquées à l'origine dans la fonction qu'exerce cette classe par la place qu'elle occupe dans le mode de production.

Ainsi, le chef d'entreprise doit posséder une capacité technique dans son domaine propre et, au moins, dans les domaines de production collatéraux. De même, il doit être un organisateur de la division technique du travail, des ouvriers, de la confiance des actionnaires dans son entreprise et de la confiance des acheteurs dans les produits qu'il lance sur le marché. Et sinon tous, du moins une élite parmi les chefs d'entreprise, doivent être les organisateurs de l'hégémonie de la classe bourgeoise dans la société civile et les organisateurs de la coercition qu'exerce, par le moyen de l'État, la classe bourgeoise sur les autres classes. Or ces diverses activités de type intellectuel ne sont habituellement pas exercées par les dirigeants de la classe elle-même, mais par leurs commis, les intellectuels organiques.

Les intellectuels sont donc, premièrement, les organisateurs de la fonction *économique* de la classe à laquelle ils sont reliés organiquement. Ainsi, dans la première moitié du xx^e siècle, la petite-bourgeoisie citadine italienne produit des « techniciens » qui sont, au niveau économique, les intellectuels organiques des capitalistes. Certaines classes, dans certaines périodes historiques, ne réussissent pas à s'attacher des intellectuels autres que ceux exerçant une fonction de direction économique. Une des raisons de l'échec de la bourgeoisie italienne durant la période des Communes fut d'en être restée à la phase économique-corporative en ne réussissant pas à produire des intellectuels au niveau hégémonique. La faiblesse de la paysannerie italienne s'explique aussi, dit Antonio Gramsci, par le fait qu'elle ne produit des intellectuels organiques qu'au niveau économique-corporatif, fait qui est relié, en dernière analyse, à la dispersion et à l'isolement de la masse

paysanne empêchant, dans la pratique, la formation de partis paysans. De même, on peut affirmer que le problème le plus important de la classe ouvrière américaine réside dans son incapacité à produire des intellectuels organiques au niveau politique – d'en demeurer au niveau économique-corporatif ou trade-unionisme.

Les intellectuels sont aussi les porteurs de la fonction *hégémonique* qu'exerce la classe dominante dans la société civile. Ils travaillent dans les différentes organisations culturelles (système scolaire, organismes de diffusion – journaux, revues, radio, cinéma –, etc.) et dans les partis de la classe dominante, de façon à assurer le consentement passif sinon actif des classes dominées à la direction qu'imprime à la société la classe dominante. Le prolétariat peut ainsi produire des intellectuels au niveau hégémonique étant une classe qui, par la place qu'elle occupe dans le mode de production capitaliste, peut aspirer, de façon réaliste, à la direction de la société. Par le parti, par les écoles qu'il met sur pied, par les moyens de diffusion qu'il emploie et par le rôle d'éducateur de ses militants, le prolétariat se dresse comme adversaire de l'hégémonie qu'exerce la bourgeoisie, et tend à la renverser. Les classes qui produisent de larges couches d'intellectuels au niveau hégémonique se limitent généralement aux groupes sociaux essentiels ou fondamentaux, c'est-à-dire aux classes qui, par la place qu'elles occupent au sein d'un mode de production historiquement déterminé, sont en mesure d'assumer ou aspirent à assumer le pouvoir et la direction des autres classes. Ainsi, dans le mode de production capitaliste, les groupes sociaux essentiels sont la bourgeoisie et le prolétariat.

TABLE

Introduction	5
1 L'intellectuel organique.....	15
2 L'intellectuel traditionnel.....	39
3 Le parti.....	63
4 La fonction hégémonique du parti.....	91
5 L'organisation de l'hégémonie.....	115
6 L'Orient et l'Occident.....	143
7 L'idéologie.....	171
8 L'État.....	197
Conclusion.....	221
Appendice. Le mouvement des conseils d'usine	231
Bibliographie commentée.....	247
Notes.....	265

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JUIN 2020 SUR LES
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE
COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN
D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La conception graphique de la couverture
est de David DRUMMOND

L'infographie est de Claude BERGERON

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal (QC) H2J 4E1

Diffusion et distribution
en Europe : Harmonia Mundi
au Canada : Flammarion

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

LA PENSÉE POLITIQUE DE GRAMSCI

Jean-Marc Piotte

Les réflexions politiques d'Antonio Gramsci, qui sont contenues dans une trentaine de cahiers rédigés dans les geôles de Mussolini de 1929 à 1935, révèlent une pensée complexe, originale et profonde. En centrant son analyse sur la notion d'intellectuel, Jean-Marc Piotte donne une interprétation cohérente de l'ensemble de cette œuvre et explique l'apport important de ce penseur, qui renouvelle la théorie marxiste en soulignant le rôle crucial des luttes culturelles dans les luttes politiques.

Ce livre, paru pour la première fois en 1970, est précurseur de l'intérêt croissant pour un penseur politique du début du xx^e siècle dont la pensée est d'une actualité flagrante, notamment pour ce qu'il dit du rôle politique de l'intellectuel en temps de crise.

Né en 1940, Jean-Marc Piotte est sociologue et politologue. Professeur émérite du département de science politique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), il est l'auteur de nombreux ouvrages. Il a aussi été très impliqué dans le milieu syndical enseignant.